PROLOGUE

Par ce matin grisâtre et pluvieux de ce neuf septembre 1960 ce qui devait vite devenir l'« Affaire », ou plutôt, les deux « Affaires », puisqu'il s'avèrera qu'elles seront deux, bien que totalement distinctes, commencèrent d'une manière toute anodine ; mais l'une des deux sera plus ou moins oblitérée par l'autre, plus discrète, moins ostensible, mais nettement plus « tonitruante » (Cf. *Le Piège diabolique*).

Depuis le petit jour maussade, se développaient à l'envi dans le ciel de la Capitale britannique des masses de nuages à l'aspect bourgeonnant qui laissaient par intermittence se déverser sur les pavés et trottoirs mouillés des artères de Londres une petite pluie fine des plus désagréables, même si ses habitants étaient habitués de longue date à de telles manifestations météorologiques.

Un jour gris, légèrement embrumé, enveloppait les êtres et les choses, noyant le tout dans un paysage des plus abstrait. Cela durait maintenant depuis plusieurs jours et, si les

Britanniques donnent l'air d'être peu ou prou blasés par cette triste météo, ils n'en ressentent pas moins les désastreux effets sur leur mental et leur moral.

C'est pourquoi s'avançaient sur les trottoirs des individus des deux sexes, de tous âges, la tête penchée en avant, s'essayant vainement à se prémunir de ce crachin insidieux qui pénétrait les corps et les âmes, tout en n'arrêtant pas de pester intérieurement contre ce temps de « grenouille ».

Au 99bis Park Lane, la matinée se déroulait paisiblement, empreinte de ses routines quotidiennes. A près de soixante-seize ans, la propriétaire, Madame Benson persistait à vaquer ainsi, contre vents et marées, et quelles que soient les jours et les circonstances, à ses occupations en s'activant à des tâches ménagères qui se répétaient matin après matin ; toutes tâches qu'elle assumait vaillamment et avec son entrain habituel en dépit d'un âge qui commençait tout de même à peser un peu sur ses frêles épaules.

✸

A l'Automne 1944, alors qu'elle venait de perdre son mari, le Major Aldus Benson, qui travaillait au Cabinet of War avec Winston Churchill, lors d'un malencontreux accident, elle s'était retrouvée toute seule dans ce grand immeuble que le major avait hérité de ses parents. Même avec l'aide de leur jeune domestique, elle ne se voyait plus habiter et, surtout, continuer à entretenir un tel bâtiment. Sa seule petite retraite d'enseignante, même augmentée de la rente que lui verserait dorénavant chaque mois le Trésorier royal pour son défunt mari, ne lui permettant certes pas de subvenir aux frais liés à ce bel immeuble construit au XIXème Siècle par l'architecte Samuel Baxter.

Mais le destin veillait, qui lui avait fait faire la rencontre du tout jeune Capitaine Blake, lors de son arrivée à Londres en 1943, résigné de force à terre depuis son terrible accident d'avion au-dessus de la Manche. Lui aussi avait été affecté à la collecte de renseignements pour le Cabinet of War, en collaboration avec son défunt époux. Et tout naturellement, à l'occasion d'un dîner, madame Benson avait proposé au jeune capitaine de venir s'installer chez eux puisqu'il y avait quatre étages de libres depuis le départ des locataires au début de la guerre. Le Major Benson, quant à lui, n'avait pas été le dernier à appuyer l'offre de sa femme ; c'est ainsi que le jeune Francis Blake emménageait au 99bis Park Lane, occupant le deuxième étage du fait que les époux Benson se réservaient rez-de-chaussée et premier.

Suite à son veuvage, madame Benson ne voulut pas remettre en cause leur arrangement, et Francis demeura dans les murs, même après la conclusion de la guerre. Mais, du fait de la nouvelle rentrée d'argent réalisée par la location du deuxième étage, madame Benson réembaucha une jeune femme qui serait dorénavant affectée au ménage, aux courses et à la blanchisserie, et serait secondée dans ses tâches par un homme à tout faire d'une quarantaine d'année qui se verrait affecté à l'entretien de l'immeuble ; Edwige Benson se réservant la cuisine car elle affectionnait tout particulièrement mijoter de délicieux petits plats pour son « protégé » et elle-même.

✸

Dans le courant de l'Année 1945, le frais émoulu Squadron Leader [Commandant] Blake ramenait d'une de ses missions dans l'Orient lointain et inconnu (pour madame Benson !) une sorte de grand gaillard basané, barbu comme un singe, et portant turban ; une sorte d'Hindou, comme disait Edwige

Benson. Blake ne voulant pas que ce compagnon d'arme, exilé de force en Angleterre, dorme à la rue après l'aide non négligeable qu'il lui avait apportée lors de cette dernière Opération dont il tut toujours le nom et le lieu, il demanda à sa logeuse si elle accepterait de recevoir un nouveau locataire chez elle, quitte à le loger dans les étages supérieurs comme le faisait la jeune fille au pair durant la guerre.

Ne pouvant rien refuser à son si « gentil monsieur Francis » (madame Benson ne s'habitua jamais à appeler Blake par son grade, même lorsque celui-ci fut promu, persistant, envers et contre tout, à lui donner du « monsieur Francis » !!!), le grand barbare, du nom d'Ahmed Nasir, fut donc admis dans la maisonnée, et il lui fut alloué au quatrième deux pièces qu'il aménagea selon ses goûts et les rites propres à sa religion.

✸

Mais ce ne fut qu'en 1949, que le « troisième homme » de la maison fit son entrée dans les lieux.

Francis Blake, maintenant affecté au MI-5, venait de faire connaissance avec un homme fort jovial et d'une courtoisie sans faille qui arrivait de sa lointaine Ecosse où il avait coutume d'enseigner et de faire des recherches dans des domaines tant soit peu abstraits et abscons pour Blake : le Professeur Philip Mortimer. Nouveau venu à Londres, et n'y connaissant personne, il s'était enquis auprès de Blake d'un logement décent qui lui permettrait de garder un pied à Londres pendant ses séjours, et l'autre à Edimbourg, sa ville de prédilection.

Une fois encore, « monsieur Francis » se fit l'intermédiaire entre la brave madame Benson et le Professeur Mortimer afin de lui proposer de loger avec eux au 99bis. C'est ainsi que Philip Mortimer prit possession du troisième étage de cette demeure.

Madame Benson avait maintenant chez elle une belle et sympathique compagnie pour accompagner sa vieillesse. Même si Ahmed Nasir, sur le coup de 1954/55 fit ses adieux à la maisonnée puisque, suite à ses demandes répétées d'intégrer les Services de Renseignements pakistanais, il avait finalement reçu une réponse favorable, appuyé qu'il avait été de surcroît par Francis Blake en personne.

N'étaient donc plus restés que Francis et, plus ou moins six mois par an, Philip Mortimer qui, justement, ce jour-là, à l'occasion d'un de ses séjours à Londres, se trouvait enfermé présentement, depuis le petit-déjeuner qu'il avait commandé très tôt, dans son petit bureau personnel qu'il s'était aménagé au troisième étage de l'immeuble.

Compte-tenu de la faible lueur que consentait à donner ce ciel lourd et menaçant, il avait été contraint d'allumer la lampe de bureau pour y voir simplement clair.

Le Professeur Mortimer, plus ou moins confortablement assis dans un large fauteuil « Empire » qu'il affectionnait plus que tout autre siège, était en train de relire, en les étudiant avec l'extrême minutie qu'on lui connaît, les derniers résultats des poussées vectorielles produites lors des essais de la dernière version du réacteur « BS Gyron Junior ». Ce réacteur de dernière Génération, la Génération 5 en vrai, était développé depuis quelques années déjà par l'entreprise De Havilland, en collaboration étroite avec lui et d'autres chercheurs dans le cadre du Projet « Bristol 188 » d'avion de reconnaissance haute altitude qui avait pour particularité unique, et que l'on pouvait qualifier de très en avance sur son Temps, d'être assemblé tout en plaques d'acier inoxydable soudées entre elles (1). Avec une impatience grandissante, la R.A.F. attendait de pouvoir enfin le mettre rapidement à disposition de ses Forces aériennes.

Conçu dans le cadre de la Spécification « ER.134 » émise dès 1953, le « Type 188 » fut ainsi le premier avion à

réaction, construit par la Société Bristol, à parvenir au stade des essais en vol. Cet appareil, développé en vue de permettre des recherches poussées sur les effets de l'échauffement cinétique sur la cellule des avions haute performance, à des vitesses dépassant les mach 2 (1) ne progressait cependant pas assez vite au goût de ses promoteurs, et menaçait même d'être bientôt abandonné, peut-être en passe d'être supplanté par le concurrent de la British Aerospace Company, le Programme « G.O.R. 339 » dont le contrat final avait été passé le 1er janvier1959 (2).

Le petit salon du deuxième, dûment transformé en bureau par le maître des lieux, se trouvait présentement noyé dans la fumée bleutée qui s'échappait du fourneau de la pipe que le professeur avait coincée aux commissures de ses lèvres, et sur laquelle il tirait régulièrement de larges et longues bouffées relâchées ensuite dans l'atmosphère de plus en plus confinée de la pièce.

Sur le mur le plus long, adossé à l'immeuble voisin, s'étirait une longue bibliothèque de bois sombre sur les étagères de laquelle s'amoncelaient, plus que n'étaient convenablement rangés, des dizaines et des dizaines d'ouvrages scientifiques, de ce que l'on pouvait en juger à la lecture rapide des titres qui ornaient les tranches desdits. Tandis que, dans le coin le plus éloigné de la porte, tournant le dos à une large fenêtre qui donnait sur Upper Grosvenor street, trônait un vaste bureau où s'entassaient des dossiers, chemises, feuillets libres couverts d'une écriture illisible à tout autre que lui, mais aussi de graphiques divers et variés et de magazines scientifiques.

Sur les murs non occupés s'affichaient sobrement certains artefacts exotiques rapportés de ses aventures outre-mer en compagnie de Blake.

(1 & 2) Authentique

Notre digne ami ne disposait plus en fait, pour ses travaux que d'un tout petit espace de libre dont il parvenait cependant à tirer le plus grand profit pour son travail de relecture dans lequel il s'était immergé très tôt ce matin-là.

Sur le coup des dix heures, dix heures quinze, un coup de sonnette impératif retentit soudain, venant rompre l'harmonie silencieuse qui régnait sur les lieux, interrompant derechef la préparation culinaire à laquelle était justement en train de se prêter la délicieuse madame Benson.

-- Qu'est-ce donc que cela ? Qui vient nous déranger à cette heure-ci ? se demanda-t-elle, avant que de déposer spatule et casserole sur le plan de travail le plus proche pour éviter que tout ça ne brûle. Le facteur est déjà passé vers huit heures ce matin et, à ce que m'avait laissé entendre ce cher professeur, nous n'attendions personne. Peu importe, on a sonné, et il faut aller ouvrir ; cela pourrait être important. Rose doit être dans les étages à cette heure, et je ne voudrais pas la déranger.

Et de se diriger d'un pas prudent mais bien alerte, vers la porte d'entrée.

Sur le pas de la porte, grossièrement abrité sous la marquise qui protégeait la porte d'entrée du 99bis, se tenait un homme détrempé revêtu d'un long imper bleu marine aux parements rouges ; sur la tête, il arborait, bien plantée au-dessus de son front, une casquette bleue sur laquelle, malgré l'espèce de « charlotte » protectrice qu'il avait pris l'élémentaire précaution de poser par-dessus, se dessinait très clairement le « blason » du Royal Mail : deux ailes surmontées de la couronne britannique.

-- Encore un facteur ? Chez nous (ce « nous » englobant sans distinction aucune les deux gentlemen qui lui faisaient l'honneur de partager sa vie, ou sa maison, depuis de longues années déjà) ? Ce cher Professeur Mortimer attendrait-il un pli

ou un colis dont il aurait omis de me mentionner sa prochaine arrivée ?se demanda-t-elle en souriant à l'homme dégoutant de pluie.

-- Bonjour, M'aame, dit l'homme avec l'accent traînant de Soho en portant deux doigts à sa casquette en guise de salut. J'ai là un pli spécial et urgent qui vient de nous être délivré, pour le Professeur Philip Mortimer. C'est bien ici que réside le Professeur ?

-- Exactement, mon ami, répondit madame Benson de son ton le plus amène ; puis-je le réceptionner moi-même, je suis sa logeuse, ou désirez-vous le lui remettre en main propre ?

-- Croyez-bien que cela ne me ferait aucune différence, mais j'ai pour consigne de mon chef de Section de le lui remettre en main propre contre sa signature, si cela ne vous dérange pas.

-- Croyez bien que non, mon brave, et je comprends très bien. Si vous voulez attendre quelques instants que j'aille le chercher dans son appartement…? De toute manière, vous êtes relativement à l'abri sous la marquise, et je ne serai pas long, finit-elle en refermant doucement la porte sur le coursier.

Elle se dirigea vers l'interphone qui lui permettait, ainsi qu'à ses deux locataires, d'entrer en contact sans avoir, à chaque fois, à grimper un, voire deux étages, en-dehors des breakfasts et collations du tea time.

-- Professeur ?... appela-t-elle après avoir appuyé sur le bouton de l'appareil.

-- Ouuuii…madame Benson ? lui parvint aussitôt la voix de Mortimer, légèrement déformée par le microphone. Que puis-je pour votre service ?

-- Oh, croyez bien que ce n'est pas pour moi, Professeur ; si je me permets de vous déranger dans vos travaux c'est à cause d'un facteur du Royal Mail qui a un pli à vous remettre

personnellement. Il a ordre de ne vous le remettre que contre votre signature. Il vous faut donc délaisser votre cher bureau quelques instants pour nous rejoindre au rez-de-chaussée.

-- Que diantre ! s'exclama Mortimer, étonné au plus haut point par cette annonce des plus surprenante. Qui pourrait bien m'envoyer un pli avec un tel luxe de précautions ? Je ne vois aucune explication logique à cet envoi. Rien n'était prévu de tel pour les jours et mêmes semaines à venir. Peu importe, je descends immédiatement, madame Benson. Faites patienter ce brave facteur quelques minutes, que je me rende à peu près présentable… Même pour un facteur, un gentleman se doit de soigner quelque peu sa mise.

Le temps de se passer un rapide coup de peigne dans sa flamboyante chevelure rousse « un peu » en désordre depuis son lever, d'enfiler une veste d'intérieur afin de se rendre plus présentable, et il descendait deux à deux les marches des deux étages qui menaient en bas, tout en évitant de se casser le cou, sa curiosité vivement aiguillonnée par cet évènement hors du commun.

Tandis que madame Benson restait en retrait, il ouvrit à nouveau la porte et tomba nez à nez avec le facteur qui venait juste de s'approcher du lourd battant de bois pour tendre l'oreille et savoir si le Professeur Mortimer arrivait…

-- Euh, excusez-moi, monsieur, plaida-t-il en se reculant brusquement devant cette apparition, vous êtes bien le Professeur Mortimer ?

-- En personne, rétorqua notre ami en s'amusant visiblement de la « déconfiture » du brave facteur. Il paraîtrait que vous avez un pli à me remettre ?

-- Effectivement, spécial et urgent à ce qui figure sur le pli lui-même, confirma-t-il en farfouillant dans sa sacoche en cuir pour finir par en sortir une enveloppe brune de format A5 sur laquelle se lisait très distinctement le nom de l'expéditeur : Etude de Maître Delage, Notaire, Paris 1er, France.

-- Tiens donc, un notaire ! Parisien, de surcroît ! Que voilà une chose bien étonnante, ma foi. Je ne connais personne à Paris, ni en France qui serait à même de me faire parvenir un courrier de cette manière pour le moins… officielle. Mais, bon, puisque vous êtes là, mon ami, donnez-moi cette enveloppe et dites-moi où je dois signer la décharge.

Détachant une partie de souche qui avait été préalablement collée au verso de l'enveloppe, le coursier la lui fit signer avant de lui laisser l'objet mystérieux. Objet qui n'était d'ailleurs pas bien lourd et plutôt fin au toucher.

Remonté dans ses appartements, Mortimer s'empressa d'ouvrir cette mystérieuse enveloppe, en sortit deux simples feuillets à en-tête du notaire : Maître Emile Lesage, Notaire ; 8, rue Saint Florentin, Paris 1er – Téléphone : OPE 72-73, et prit connaissance du texte que le notaire lui avait écrit :

«« *Cher Monsieur Mortimer,*

Il y a quelques semaines, mon Etude a été contactée par une personne dont je suis obligé de taire le nom pour le moment, ainsi qu'il m'en a été donné consigne par celle-ci.

Cette personne, qui souffrait de graves brûlures provoquées par d'intenses radiations occasionnées lors d'une opération malheureuse - selon ses dires -, était en train de mourir et désirait régler tous les détails de sa succession.

Pour ce faire, il avait fait appel à notre Etude qu'il avait connue par une connaissance du lieu où il résidait. Bien que notre politique n'est pas de nous déplacer in situ, l'état de santé et les demandes insistantes de ce monsieur ont fini par nous convaincre de nous transporter à La Roche-Guyon, petite bourgade dans l'ouest de Paris.

Lors de plusieurs visites à son domicile faites par mon clerc, les divers documents exigés par la succession furent rédigés, signés et authentifiés par cette personne.

Il y a peut-être une dizaine de jours de cela, nous avons reçu un message de cette personne qui nous dit être à l'article de la mort et nous avisa que, sans appel ou télégramme de sa part au quatre du mois suivant, soit avant-avant-hier, je devrais considérer qu'elle était décédée, et faire en sorte que, après avoir laissé passer encore deux jours de carence, ses dernières volontés soient respectées.

Hier, sept septembre, j'ai donc rédigé le présent courrier à votre intention car la personne en question vous avait nommément désignée comme son légataire universel.

Je pense que ce pli spécial vous sera délivré demain huit ou neuf au maximum, et vous prie donc, en cette occurrence, de bien vouloir vous trouver en mon Etude rue Saint Florentin, à Paris, le 10 courant à 10 heures du matin pour ouverture du Testament et remises des pièces y-attachées.

Dans le cas où il vous serait matériellement impossible de respecter notre rendez-vous ou, dans le cas de figure toujours possible où vous décideriez de refuser ce legs d'une personne qui vous serait peut-être totalement étrangère, je vous saurais infiniment gré de bien vouloir m'en aviser en me téléphonant ou en m'envoyant un télégramme.

Toutes les autres formalités successorales ayant d'ores-et-déjà été finalisées par notre Etude, vous n'aurez, quant à vous, rien à faire pour cette succession, hormis, bien sûr, prendre lecture et possession du legs qui vous aura été fait.

Dans l'attente de votre visite, je vous prie de me croire, cher Monsieur Mortimer, en l'expression de ma considération distinguée, votre bien dévoué. Signé : Me Emile Lesage »».

-- Oh, oh !! s'exclama Mortimer à la fin de cette édifiante lecture. Un héritage ? Et d'une personne qui semblait me connaître, mais que, a priori, je ne connais pas car je ne me souviens pas avoir de connaissances particulières en France en-dehors de ce cher Labrousse ou du Commissaire Pradier…

Mais cette façon de procéder, si secrète, n'est guère leur genre, et aucun d'eux n'habite à La Roche-Guyon. Alors, qui cela peut-il être ? Je dois dire que ma curiosité est titillée à souhait. Et je crois bien que, rien que pour savoir, je vais faire une petite visite à Paris que je n'ai guère eu vraiment le temps de voir lors de mon dernier séjour qui fut pour le moins assez mouvementé ! [*Cf. S.O.S. météores*].

Allez, c'est dit, comme rien ne me retient pour l'instant à Londres en l'absence de Francis, je m'embarquerai ce soir dans la « Golden Arrow » (3) à destination de Paris.

Inexplicablement mis en joie par cette distraction imprévue, Mortimer appela la Gare Victoria pour réserver son passage de nuit ; puis il demanda à une opératrice du Central d'Holborn de lui passer le numéro de l'Hôtel Louvois à Paris. Et, non, il ne connaissait pas le numéro par cœur… Et oui, si elle voulait bien le rechercher pour lui dans les annuaires ? Et, oui, ce serait bien aimable à elle de le rappeler dès qu'elle aurait établi la communication avec Paris, merci, madame !

Il lui fallut patienter bien une vingtaine de minutes pour que l'appel intercontinental soit enfin établi et transféré, et qu'il puisse s'entretenir avec l'Hôtel Louvois où il eut à faire avec Pierre, le Concierge incontournable et personnage-clé du Louvois, et d'une efficacité redoutable :

-- Hôtel Louvois, Pierre à votre service !

-- Bonjour Pierre ! Je suis le Professeur Mortimer de Londres. Je ne sais si vous vous souviendrez de moi car cela fait déjà deux ans que j'ai brièvement séjourné au Louvois, en compagnie de mon ami Francis Blake…

-- Mais bien sûr, Professeur, confirma Pierre de sa voix grave, et ce fut un plaisir de vous avoir parmi nous avec votre

(3) La « Flèche d'Or » » était un train-pullman qui desservait de nuit le trajet Londres-Victoria à Paris Gare du Nord, et qui arrivait à Paris vers 9h du matin

ami. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

-- J'arriverai demain par la « Flèche d'Or » de neuf heures du matin, et je voudrais vous réserver deux nuits, au minimum, à partir de demain, donc. Je ne sais pas encore si je resterai un peu plus de temps après avoir réglé l'affaire qui m'appelle à Paris, ne serait-ce que pour rendre visite à un de mes amis. Je verrai sur place.

-- Aucun souci, Professeur, nous sommes à la Saison un peu creuse. Je vous réserve d'ores-et-déjà les deux nuits dont vous me parlez, et nous aviserons ensuite lorsque vous serez chez nous. Avez-vous une idée de la chambre que vous aimeriez avoir ?

-- Non, non, juste si elle pouvait donner sur le square, face à la Bibliothèque nationale…

-- Cela sera donc ainsi, Professeur. Au deuxième, cela vous ira-t-il ?

-- C'est parfait, Pierre ! Merci. A demain donc.

Après avoir raccroché, il descendit prestement rejoindre madame Benson au petit Salon pour le déjeuner et lui narra les dernières nouvelles, sans entrer trop dans les détails :

-- Blake est retenu à Scaw-Fell par sa visite de contrôle mensuelle, jusqu'à demain, le 10, si je me souviens bien. Mais je serai déjà parti par le train de ce soir. Vous pourrez lui confirmer que je logerai au Louvois s'il veut me joindre. De toutes les manières, je ne pense pas rester à Paris plus de deux, trois jours au maximum ; je serai donc rentré pour le 12/13 au plus tard.

Maintenant, si nous passions à table, car mes narines sentent un délicat fumet qui sort de votre cuisine, n'est-il pas, ajouta-t-il avec un fin sourire de connivence à l'adresse de la maîtresse de maison ?!

-- Vous n'avez pas tort, cher Professeur, minauda madame Benson comme une jeune fille prise en faute. Mangeons car il

n’est jamais bon de rester le ventre vide, surtout après avoir travaillé toute la matinée comme vous venez de le faire. Je ferai votre commission à notre cher ami, ne vous en faites pas.

Le repas achevé, le temps parut très long à Mortimer, et il rumina tout l’après-midi sur l’annonce surprenante de ce legs mystérieux lui échéant de la part de ce qu’il prenait pour un inconnu. Entre les préparatifs de sa valise et une rapide collation prise sur le coup des dix-neuf heures, il n’avait guère la tête à ses relectures, et il s’activa quasi machinalement jusqu’au moment où il lui fallut bien quitter le 99bis et monter dans le taxi qui devait le conduire à Victoria Station pour attraper le Rapide spécial de nuit qui partait à vingt-et-une heures.